NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

50 Nº 9 1923

L'abus de la mystique

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 485 - 489

https://www.nrt.be/en/articles/l-abus-de-la-mystique-3090

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'abus de la mystique

La contrefaçon ne s'attache qu'aux choses excellentes, mais quand elle se généralise, elle rend suspects même les produits authentiques.

Les grâces intérieures, qu'on appelle d'un mot chatoyant « la mystique », sont sûrement choses excellentes, et les déprécier ou les proscrire serait s'exiler de la pure tradition chrétienne et sortir de l'orthodoxie.

Est-il cependant interdit de croire, est-il inopportun de déclarer, que la contrefaçon mystique, par son ampleur même, devient vraiment dangereuse et que le péril existe de voir les âmes les meilleures, les plus saines et les plus robustes, retourner à une sorte d'ascèse stoïcienne par dégoût des mièvreries sentimentales et des illusions dévotes?

Cette réaction anti-mystique commence à se dessiner; elle pourrait, comme celle du XVIIIe siècle, causer à la piété chrétienne un tort immense. Pour empêcher que la bonne monnaie soit rejetée à cause de tant de deniers subreptices, il faut dès maintenant faire le départ et signaler les erreurs dans les idées qui circulent, et les fautes dans les conseils qu'on distribue.

* * *

Tout le monde a été frappé du développement anormal qu'a pris depuis vingt ans ce nouveau genre littéraire : l'autobiographie pieuse. Je ne critique rien, et dans les livres parus sous le titre de *Journal d'âme*, ou de *Notes spirituelles* ou de *Lettres de direction*, il y a des œuvres excellentes. Les *Lettres de direction* sont d'ailleurs connues depuis S. Jérôme, encore que le style en ait varié, et la Sœur Cornuan recevait de Bossuet, pour calmer ses scrupules, des épîtres que tout le monde aujourd'hui peut relire. Le genre, en soi, n'a rien de condamnable, mais on conviendra que nulle part il ne faut plus de doigté, plus de modération.

Sous prétexte de raconter l'œuvre de Dieu dans leur âme, beaucoup de ces auteurs semblent surtout soucieux de s'occuper d'eux-mêmes et de se décrire. Les maîtres spirituels nous ont répété que mourir à soi, ne pas se considérer comme une chose rare, servir humblement, sans apprêt et sans fard, abdiquer toute prétention, était le premier et le dernier degré de l'échelle de Jacob. Pense-t-on vraiment que pour arriver à ce dépouillement surnaturel, à cette pauvreté d'esprit, le moyen le plus efficace soit de raconter copieusement tous ses états d'âme et de noircir des cahiers? Pourquoi d'ailleurs ce genre de littérature n'est-il cultivé que par des femmes? La piété catholique, si mâle, si rude même dans son adaptation impérieuse au réel, cette piété catholique prend insensiblement une forme vaporeuse et douce, un visage de jeune fille recueillie, et la grande voix de l'Église militante s'est changée, dans ces livres de femmes, en petits chuchotements de la confidence intime. Que ce soit une note dans le concert, c'est fort bien, mais à côté des cithares S. Jean, dans la Jérusalem céleste, introduit la voix des tonnerres et le souffle de l'ouragan.

Les âmes pieuses, et qui ont eu des « états », trouvent presque toujours, hélas! un directeur spirituel qui leur recommande de mettre par écrit toutes leurs grâces intérieures. Ces cahiers, qui n'étaient pas destinés à la publicité, sont néanmoins imprimés, et vont servir de pâture à de jeunes imaginations féminines... et parfois masculines. Par un dangereux phénomène de mimétisme, des personnes sans expérience, des débutants, veulent aussi passer par des états, et se découvrir des *voies* spéciales. Il n'est pas besoin d'être spécialiste en psychonévrose pour constater que la contagion des « récits intimes » est une des plus dangereuses. L'attrait même qu'exercent les confidences d'âme, ne va pas sans péril et tous les confesseurs savent qu'il faut se garder, non seulement des curiosités malsaines, mais encore des curiosités

picuses. La meilleure manière de conduire les âmes et le moyen le plus sûr de les contrôler, c'est de les confronter avec le devoir quotidien, avec l'âpre devoir d'état, si totalement dénué de charmes et donc si peu propice à l'illusion.

Sous prétexte de « suivre sa voie spirituelle », on multiplie les fantaisies puériles. Il n'est pas nécessaire de comprendre ceci ou cela, disent des directeurs, il faut vous pénétrer de cette vérité dans l'oraison. Formule insensée et qui fait de la prière une pure méthode de suggestion. Évidemment il est plus laborieux pour un directeur de donner des raisons et d'instruire son pénitent; il est plus commode de le renvoyer à la prière et de lui dire de consulter Dieu, comme une sorte d'oracle intérieur. Mais cette tactique aisée conduit aux aberrations. Les anciens maîtres ne disaient pas qu'il n'était pas nécessaire de comprendre, mais qu'il n'était pas suffisant d'avoir compris. Ils voulaient qu'on ajoutât la vigueur de l'onction à la lumière de la doctrine et jamais ils n'ont rêvé de substituer la prière à l'intelligence.

Au lieu de consulter la raison, on préfère s'en rapporter à la grâce, comme s'il y avait antagonisme entre ces deux termes. Et sous prétexte de chercher des clartés et des inspirations dans la prière, on transforme ses fantaisies ou ses souvenirs en ordres et en propos divins. Ce qui suffit aux autres n'est plus du goût de ces prétendus mystiques. Et pour bien montrer qu'une vie nouvelle a commencé pour eux, ils se font donner un nom spirituel, un nom de fiançailles par Dieu lui-même. La pauvreté de ces inventions en décèle d'ailleurs l'origine très terrestre. Gabrielle a reçu « dans la prière » son nom céleste : elle doit désormais s'appeler Gabrielle de Jésus. Celle-ci se nommera Madeleine de la Résurrection; cette autre, qui dédaigne les travaux extérieurs et nécessaires, a entendu Dieu qui lui disait dans la prière son nom nouveau : Marie de Béthanie. Ce qui est grave, ce n'est pas de se vêtir de ces vocables, c'est de leur

attribuer une sorte de caractère immédiatement divin. « Dieu m'a dit dans la prière », cette petite phrase d'introduction sert de passeport aux propos les plus insipides. Si on réunissait en volume ces révélations filandreuses, on obtiendrait quelque chose de très semblable, hélas! aux révélations que font les grand'mères désincarnées dans les réunions des spirites. Les paroles divines ont un tout autre caractère, et leur discernement demande plus de prudence et même une certaine défiance respectueuse, qu'on ne trouve guère chez ces petites filles de vingt ans, pour qui la mystique est un genre.

Comprend-on que de jeunes enfants, des novices, des pensionnaires de couvent, rencontrent des directeurs spirituels assez aveugles pour leur mettre en main, comme livres de début, S. Jean de la Croix, Ruisbroek et les Révélations de la Sœur X ou Y. Ces filles pieuses, à l'imagination prompte, se croient dans la sainte Ténèbre, et sur la montée du Carmel; elles prennent en dégoût leur tâche scolaire ou familiale, elles s'exaltent dans une illusion absurde, et le sérieux tragique de la vie chrétienne disparaît dans des enfantillages. Le directeur leur fait porter un anneau au doigt — signe de l'union mystique — ou bien, ce qui est pire encore, il accepte ou propose de recevoir des billets, écrits à Notre-Seigneur, et qu'il glissera sous son corporal pendant la messe; il profitera inconsidérément de la crise religieuse de cette âme pour lui permettre des vœux définitifs. La pénitente sera comme Eustochium ou comme Jeanne de Chantal, et tout bon sens ayant sombré dans l'aventure, les parents, les proches, les domestiques paieront, hélas! de leur patience, les caprices et les fantaisies de cette dévote à demi délirante.

On pourrait mettre des noms — et beaucoup — sous le portrait de ce directeur et de sa pénitente. Je connais une maison d'éducation où un prédicateur recommandait à toutes

les élèves de réserver toujours à leur droite une petite place « pour leur Jésus ». Entrant dans les détails, il leur disait de ne pas s'asseoir juste au milieu d'une chaise, de ne pas placer devant elle, mais un peu de côté, leur assiette à table, « pour partager avec Jésus », et les surveillantes de dortoir, plus sensées que le prédicateur, devaient ramener ces petites têtes au milieu de l'oreiller, quand elles faisaient, après le coucher, la visite des chambrettes.

Remplacer le dogme par la psychologie, la vie de foi par le sentiment, la culture des vertus par le souci de l'analyse, tout cela est d'essence protestante et moderniste. Les mots sont gros, c'est vrai, mais les faits sont graves, et il n'est pas permis de jouer avec les âmes, même quand le jeu est de simple dévotion.

Il arrive ceci, c'est que dans les vocations rudes de l'enseignement, la pénurie des recrues sévit comme un désastre. Il arrive ceci encore, c'est que, déracinées moralement, pleines d'une nostalgie inquiète, des âmes que l'on a dégoûtées de leur état, rêvent de contemplation et d'oraison mystique et se plaignent que la lourde tâche quotidienne les empêche « de s'assimiler au Christ ». Comme si le Rédempteur n'avait donné l'exemple que d'une oraison pacifique, et comme si notre modèle était une sorte de Bouddha silencieux et reposé.

On a dénigré imprudemment ces vocations de religieuses enseignantes ou infirmières, ces belles vocations poudreuses, faites d'une abnégation sans limites, et qui se résument dans le seul mot : servir jusqu'à la fin. On les a dénigrées ou dépréciées, comme si elles étaient inférieures, et on leur a préféré des vocations « plus hautes ». Le nombre est inquiétant des personnes, pleines de prétentions et d'exigences d'ailleurs, et qui se présentent comme des « hosties ». Elles se sont offertes en victimes, et depuis ce jour elles considèrent que le genre humain tout entier leur doit des égards spéciaux.

Ces victimes ne réparent rien du tout, pas même le mal qu'elles causent, et loin que la concorde se rétablisse dans leur ménage ou leur famille, *peior scissura fit*. Elles ont oublié — leurs directeurs incessamment consultés ne leur ont pas dit — que la meilleure et la première manière d'être victime, c'était d'accomplir en perfection son devoir d'état. Dans notre société, où si peu de gens consentent à rester à leur place, est-ce que l'arrivisme spirituel va, lui aussi, faire son apparition? Est-ce qu'on va chercher le rare plus que le vrai, et le moi plus que Dieu?

La direction elle-même est parfois viciée. On rencontre des directeurs de conscience qui affirment, sans ombre de preuves, que les grâces de lumière ne viennent au pénitent que par eux, et que la Providence leur donne des yeux spéciaux, seuls capables de lire dans l'âme qui se confie à leur sagesse. Cet illuminisme entraîne les pires folies, et cet autocratisme n'est qu'une forme, assez odieuse, de l'orgueil. La Sainte Église laisse aux âmes la liberté de choisir leur confesseur et celle, plus grande encore, de choisir leur conseiller, si elles en désirent un. Personne n'a le droit de restreindre ce privilège, et les résultats montreraient au besoin qu'à enfreindre ces règles on ne recueille que des malheurs.

Pour l'honneur du sacerdoce chrétien, qu'on ne joue donc pas avec cette chose très sainte et très haute qu'est la mystique. Prétendre que tous les fidèles, tels qu'ils sont réellement dans l'Église d'aujourd'hui, sont appelés aux grâces d'oraison et qu'il faut les y conduire, ce serait, sans aucun doute, fermer les yeux à la clarté aveuglante des faits. Discutons les théories tant qu'on voudra, mais comprenons qu'une *conclusion* même logiquement déduite n'est pas encore une *application* légitime. Une conclusion ne dépend que de ses deux prémisses; une application pratique, mettant en jeu par contre-coup tout l'univers, dépend donc de l'état général des choses et non seulement de nos concepts.

Il est très facile, en servant des théories capiteuses à des âmes jeunes, de produire en elles une sorte d'ivresse religieuse et d'exaltation passagère. Présenter l'union mystique comme une réalité béatifiante, ineffable, et qu'on obtient « parce qu'on aime », c'est faire jouer toutes les puissances de séduction spirituelle, et, chez de jeunes femmes surtout, provoquer l'enchantement d'un beau rêve.

Mais les choses sont dures. Elles ne sont pas telles que nous les rêvons. Elles nous meurtrissent pour nous instruire. La grâce ne supprime pas nos défauts ; elle ne nous dispense d'aucune guerre. La nécessité de mourir pour vivre est toujours la loi spirituelle première. Le poids de la croix n'est pas allégé sur l'épaule de ceux qui suivent le Premier-né de toute la création, il n'y a pas de petits chemins de traverse qui conduisent facilement les âmes à la perfection et la route de Pâques passe sur le Calvaire : *per passionem eius et crucem.*

Jeter pêle-mêle tout le monde dans les voies mystiques, nourrir les débutants de ces nourritures raffinées, c'est infailliblement s'exposer aux représailles de la vérité.

Et plût au Ciel que tant d'âmes découragées, déçues, aigries, n'eussent jamais rencontré ces directeurs imprudents qui ont changé la simple vertu de leurs pénitentes en exaltation spirituelle, sans pouvoir empêcher le Réel de transformer tôt ou tard cette exaltation factice et maladive en amère saveur de dégoût, en incurable défiance et parfois en aversion totale des choses de Dieu.

P. CHARLES, S. I.